

l'Empereur ne peut songer à humilier ; il lui faut, — pour plaire à son maître, — maintenir intacte l'autorité du pouvoir, et pour se concilier la majorité du Reichstag, accepter un minimum de contrôle parlementaire, même sur la diplomatie : il lui faut aussi, dans un autre ordre d'idées, poursuivre la guerre sous-marine, tout en évitant de lui donner de dangereux développements et de provoquer l'Amérique. C'est chercher dix fois la quadrature du cercle. Et Bethmann-Hollweg n'est ni assez fort, ni assez souple pour surmonter tant de difficultés, alors que des ennemis puissants le guettent à chaque pas.

Si l'Allemagne manifestait une volonté directrice, il pourrait encore s'appliquer à exécuter la consigne que le pays lui donnerait. Mais l'Allemagne a dix, vingt, cent volontés contradictoires. Elle est presque aussi divisée qu'aux temps lointains de la Diète. Unie dans les premiers jours, quand elle a cru tenir la victoire, elle subit une dislocation morale croissante, au fur et à mesure que les déceptions et les angoisses s'accumulent pour elle. La défaillance du pouvoir, qui est visible à Berlin, procède du désarroi de l'esprit public, de l'aggravation des luttes intérieures, de la disparition de tout programme national.

PAUL LOUIS.

SOUVENIRS DE LA VIE ARTISTIQUE

LA MAIN-MISE DE L'ÉTRANGER

Les lecteurs de cette Revue veulent bien se rappeler quelquefois que je débutai ici par la critique d'art. Je commençai par y déposer un *manuscrit* dont le sort ne fut pas heureux : c'était aux temps déjà lointains où Alfred Rambaud présidait à ses destinées, Alfred Rambaud qui devait quitter le fauteuil directorial pour prendre celui du grand-maître de l'Université, où sa carrière ne fut ni plus longue ni plus brillante ! Il avait une méthode très simple, consistant à ne point ouvrir les manuscrits qu'on lui proposait : je pus m'en apercevoir au mien dont les attaches étaient demeurées intactes.

Ce premier échec ne me découragea pas. Je revins à la charge sous la direction suivante avec des études sur l'art espagnol. La jeunesse ayant toutes les audaces, parce qu'elle manque de discernement, j'avais présenté ces morceaux à Taine, en

qui je révérais un de mes maîtres. Il voulut bien ne pas me décourager, tout en me marquant les lacunes d'un travail où j'avais voulu trop embrasser et où, par suite, mon étreinte avait été faible. A quelque temps de là, les hasards de la vie et je ne sais quelle fée bienfaisante, firent tomber en mes mains ce précieux trésor : le *Journal d'Eug. Delacroix*, qui devait m'introduire dans la vie littéraire. C'était peu de le tenir ; il le fallait conserver, et comme j'avais vingt-cinq ans, on pense que je faisais un mince personnage en face de Dumas fils qui s'était mis en tête de le présenter au public. Pourtant j'avais de l'énergie : je maintins fortement mes droits, et j'eus la satisfaction de l'emporter sur mon adversaire, si bien que mon nom se trouva associé à cette publication fameuse.

J'ai compris depuis l'étendue de ma dette envers cette grande mémoire : elle m'apparaît d'ordre tout à la fois matériel et moral. Le peintre des *Croisés* fortifia en moi cette conviction que toute grandeur spirituelle implique l'étendue de la culture — ce que déjà m'avait laissé soupçonner Baudelaire, précisément dans ses incomparables études sur Delacroix (1). Et puis les feuillets encore inédits du *Journal* me devenaient comme la carte de visite permettant à un anonyme de frapper à certaines portes qu'il désirait voir s'entr'ouvrir. Là encore je devais vérifier sur le *vif*, la valeur de la loi posée par l'auteur de l'*Art Romantique*, et confirmée par Delacroix. Je verrai toujours la silhouette racée de Puvis, accueillant dans son vaste atelier de la Place Pigalle l'empressement du jeune homme qui venait lui communiquer les placards encore frais et sentant bon l'encre d'imprimerie. J'écoutais respectueusement cette voix qui savait parler d'autre chose que de questions de boutique ou d'intérêts immédiats, et toujours dominait la situation, comme un voyageur parvenu au sommet d'une montagne embrasse du regard la vallée qui s'étend à ses pieds ! Quelle joie pour un débutant, et quelle leçon, surtout si elle est écoutée avec la sympathie compréhensive qui sait utiliser l'expé-

(1) Faut-il rappeler ces mémorables paroles de l'*Art Romantique* : « Eugène Delacroix était, en même temps qu'un peintre épris de son métier, un homme d'éducation générale, au contraire des autres artistes modernes qui, pour la plupart ne sont guère que d'illustres ou obscurs rapins, de tristes spécialistes, vieux ou jeunes, de purs ouvriers, les uns sachant fabriquer des figures académiques, les autres des fruits, les autres des bestiaux. Eug. Delacroix aimait tout, savait tout peindre, et savait goûter tous les genres de talents. C'était l'esprit le plus ouvert à toutes les notions et à toutes les impressions, le jouisseur le plus éclectique et le plus impartial. »

rience des aînés et profiter de la sagesse des vieillards !

L'éclatante renommée de Puvis, sa position unique dans le monde artistique, étaient bien pour impressionner mes vingt-cinq ans. Mais le rayonnement du nom n'était pas mon seul phare et ma curiosité allait aussi à tel de ceux qui, pour n'avoir pas fait une aussi brillante carrière, ne m'en paraissaient pas moins des maîtres, quoique leur réputation ne répondit pas à leur talent. Je n'oublierai jamais certaine matinée, dans l'atelier de Fantin-Latour, — peut-on appeler atelier, un modeste rez-de-chaussée dont ne voudrait pas le dernier de nos rapins actuels ? — où je lui fis la lecture des plus curieuses pages du *Journal* touchant Stendhal et les romanciers du temps. Comme il savait écouter et comprendre, et quelle nouveauté que ce peintre, aimant et commentant Stendhal, aussi subtilement que l'eût pu faire un Bourget ! Ce qui emplissait la pièce, à vrai dire, ce qui l'ornait, mieux que tout le bric-à-brac des antiquaires, c'était le rayonnement spirituel des figures peintes par Fantin, et devant son *Hommage à Delacroix* qui décorait le fond et dont la vraie place aujourd'hui est au Louvre, nous rendions nous-mêmes hommage à ce beau génie qui sut comprendre toutes les grandeurs. Fantin avait senti que la véritable attitude de l'artiste est de savoir attendre dans le silence et le travail... et que son heure arrive infailliblement si elle a pour point d'appui la solidité de l'œuvre.

*
* *

Il eût fallu une singulière dose de naïveté pour concevoir un rapport quelconque entre ces nobles représentants de l'art et la moyenne des peintres et sculpteurs qui, dans les salons annuels, présentent au public le fruit de leurs efforts. Pourtant, je n'ai jamais pu me faire à cette disproportion criante, et si je songe aux kilomètres de peinture qui ont défilé sous mes yeux depuis que j'ai l'âge de raison, à tous ces « tristes spécialistes », à tous ces « fabricants de figures académiques, de fruits, de bestiaux », ce n'est pas sans mélancolie que j'imagine le nombre d'honorables épiciers, de méticuleux pharmaciens et de parfaits notaires dont un faux aiguillage de carrière a privé la France ! Une des erreurs de notre pays, démocrate d'estampille, mais au fond le plus aristocrate de la terre, a été de vivre sur le vieux préjugé des cloisons étanches entre les professions dites *libérales* et celles qui ne le sont pas. Un pharmacien qui tient boutique n'est pas « du monde » et n'est point reçu dans ce que l'on est convenu d'appeler « le

monde », à moins qu'il ne se soit haussé au rang de grand industriel par son chiffre d'affaires, l'exploitation de quelque spécialité productive et la suppression de ses bocaliers en couleur. Pourtant ce *potard* tenu à distance, s'il exécute bien ses ordonnances, représente une valeur sociale plus utile que le fabricant des petites niaiseries qui, durant tant d'années, s'étalèrent aux cimaises de nos Salons et donnèrent à un public mal éduqué l'illusion qu'il contemplait des œuvres d'art !

Profession libérale... Profession noble... il n'y a pas à sortir de là. Mettre du noir sur du blanc, broser une toile... : profession noble, ce « noir sur blanc » dût-il être la pire élucubration de pensée ! Le temps n'est pas fort éloigné où, en province surtout, parce que les préventions y sont plus tenaces, un magistrat n'eût point donné sa fille au fils d'un industriel. Et cependant, si l'on y songe, quelles qualités d'initiative, de décision, de coup d'œil et d'intelligence générale de la vie, faut-il pour mener une grande entreprise industrielle, supérieures à celles que requiert la profession somnolente et machinale du juge !

Dans une de ses prophétiques études, datant du milieu du siècle, Le Play objectait, avec un sens profond des réalités : « Les Français sont aujourd'hui plus rebelles que toute autre race au sentiment de l'égalité, même dans ses manifestations les plus légitimes. Les vrais devoirs de l'égalité, sont d'autant moins pratiqués qu'on proclame plus haut les utopies que ce mot suggère de nos jours ». A raison de l'unité de constitution mentale qui préside aux destinées d'une race, une telle observation vaut pour toutes les catégories. Présentée par Le Play dans l'ordre politique, elle peut être transportée dans l'ordre artistique ou littéraire. Si tant de volumes inutiles, ne représentant que du papier noirci, s'accumulèrent aux devantures des libraires, pour le seul bénéfice d'éditeurs qui y trouveraient la petite rente assurée du volume établi à **compte d'auteur**, sans se soucier de l'inévitable contrepartie : la dépréciation de leur marque, c'est que la profession *noble* d'écrivain exerçait le même prestige que celle du peintre. On peut en croire l'expérience d'un directeur de Revue sur la foule des idées fausses et préconçues qui encombrant le cerveau de tant d'aspirants à la renommée littéraire, sur l'importance démesurée que tant de gens attachent à voir leur nom imprimé et sur le résultat moral qu'ils en attendent ! Il ne s'agit pas, on le pense bien, d'établir des collections littéraires ou des sommaires de Revue avec la seule copie des France, des Barrès ou des Maurras, ce qui simplifierait étrangement la besogne des directeurs et solutionnerait aussitôt la question angois-

sante du papier. Encore faudrait-il pourtant obtenir une sorte de *moyenne* du talent par où ne s'affirmât pas trop impérieusement le contraste entre la virtuosité du maître et l'incompétence du manœuvre.

*
**

Cette moyenne de talent, combien d'années avons-nous passé à la chercher inutilement aux cimaises de nos salons annuels ! La seule chose que nous pouvions constater, et sur quoi nous donnions le résultat de notre enquête dans les colonnes de cette Revue (1), c'était l'opposition de plus en plus frappante entre l'artiste et l'homme de culture, c'était le pullulement de tant de spécialistes sans éducation générale..., ni même spéciale, qui s'enorgueillissaient d'avoir fait œuvre d'art pour avoir présenté au public quelques petites niaiseries issues de leur pauvre cerveau. Ce fut là, à de rares exceptions près, l'histoire de la production en peinture durant ces vingt dernières années.

*
**

Vers cette date approximative commençait de sévir en outre un goût qui allait devenir désordonné pour les importations de l'étranger. Il avait commencé par s'imposer dans l'ordre littéraire et dramatique, où l'on avait pu voir tels romans ou telles pièces de théâtre faire une carrière exceptionnelle pour cet unique motif qu'ils étaient signés d'un nom à désinence caractéristique. Le prodigieux instinct de sociabilité qui nous caractérise et qui fait de nous de véritables *jobards*, donnait une audace plus grande aux exploiters qui s'ingéniaient à en abuser ! (2). Ce que les Français disaient sur telles scènes du Boulevard et jusque sur les planches de certains théâtres subventionnés, ce n'était pas même : « *Tirez les premiers* »..., mais « *Tirez seuls, Messieurs les Etrangers !* » Car les productions de nos nationaux, si intéressantes fussent-elles, leur étaient sacrifiées par un snobisme aussi entêté que ridicule. Encore ces Messieurs n'étaient-ils pas toujours contents ! Tel ce Tartuffe de Georges Brandès, ce critique irrémédiablement médiocre qui fut pourtant fêté à Paris, et par nous-mêmes, je me le rappelle et j'en fais l'aveu, et qui trouvait le moyen de se plaindre en ces termes : — « Ce qui est ennuyeux, quand on parle de moi

chez vous, c'est qu'à mon nom de famille on ajoute toujours le prénom de Marthe ! — il faisait allusion à la comédienne qui connut son heure de célébrité.

Il était inévitable qu'un tel mouvement d'opinion se généralisât, pour s'étendre aux arts plastiques. L'immense fortune du wagnérisme en France y prêtait la main, trouvant d'ailleurs sa justification dans le génie du maître qui s'imposait avec une puissance d'absorption comparable à une force de la nature. Sur ce point, je l'ai déjà dit, et je le répète, il nous est impossible de modifier notre attitude. Tous les crimes des Allemands n'arriveront pas à déboulonner la statue de cet authentique grand homme, non plus que celles de Goethe et de Beethoven, et ce n'est point certes la campagne de M. Saint-Saëns qui atteindra à diminuer en quelque mesure le prestige de cette musique sur les vrais musiciens. Lorsque j'écrivais, voici quelques années, qu'il y avait plus de musique dans un lied de Schumann que dans les cinq actes des *Barbares*, je crois que je n'exagérais pas, et cette opinion, qui fut trouvée juste avant la guerre n'a rien perdu de sa valeur depuis. Mais le *Cas Wagner* est unique. Et son exemple ne sert qu'à mieux confirmer ce qu'il y eut de scandaleux dans l'envahissement de nos Salons par les artistes de l'étranger.

*
**

La Société nationale fut la première à les accueillir. On vit, aux meilleures places de ses cimaises, des noms à désinences germaniques, venant chercher en France une consécration qui leur assurât une vente meilleure dans leur pays et même chez les marchands de la rue Laffitte. Le sens commercial des Allemands est chose merveilleuse, on le sait ; nulle part, il n'existe plus habiles placiers, nulle part plus actifs voyageurs de commerce. Dans cet ordre, les peintres étaient leurs propres agents, et d'une activité inlassable ils travaillaient à la diffusion de la marchandise teutonne. Pour le commerce et l'espionnage, il faut s'incliner devant eux. Ah ! de notre part quelle ignorance et quel aveuglement !... on peut bien le dire aujourd'hui, puisque ce *mea culpa* doit être fait par l'ensemble des nations qui figurent la Civilisation contre la Barbarie. En admettant qu'il eut existé quelques clairvoyants pour donner le coup de cloche, qui donc les eût écoutés ! Est-ce que l'on écoutait M. Jules Cambon le jour où il prévenait son gouvernement qu'il reconnaissait, à des signes non douteux, que le Kaiser nourrissait des pensées belliqueuses ! Et cependant il était à la bonne place pour donner une opinion !

(1) Voir nos *Salons* des années 1894, 1896, 1899.

(2) Cf. *Vers la Victoire* (2^e série) : *Le Mirage de l'Etranger*.

Après la Société nationale et renchérisant sur elle, ce fut le tour du Salon d'automne, l'inoubliable et légendaire groupement qui joignit au record des importations étrangères celui du ridicule et de l'excessif dans les manifestations de notre art national. Ce fut là qu'entre autres choses on put voir la faillite lamentable de l'atelier Gustave Moreau, cet artiste par ailleurs admirable dont nous avons jadis exalté le talent, mais qui eut le tort de ne pas comprendre qu'une culture intensive, comme celle qu'il appliquait uniformément à ses élèves, pouvait détourner de leur voie des intelligences qui s'y trouvaient mal préparées, comme un vin trop fort fait déraisonner soudain les cervelles qui ne sont pas solides. Toutes les folies s'y donnèrent cours et je me rappelle notamment le cas d'un artiste chéri par le maître, qui à ses débuts avait donné les plus belles espérances, et qui était arrivé, sous l'influence de théories religieuses mal assimilées, à concevoir une telle horreur de la Femme qu'il se plaisait à la représenter, systématiquement, sous ses aspects les plus abjects. Un jour vint pourtant où ce misogyne irréductible s'unit, en justes noces, à l'une de ces créatures qui portent le doux nom de Femme, et que parfois même nous appelons « *Mon Ange* » à nos minutes d'oubli ! Comme un de ses amis l'en félicitait avec un sourire : — « Je pense bien, ajouta-t-il, que maintenant vous allez désarmer » ! — « Détrompez-vous, répliqua l'autre. Je puis faire exception pour un individu. Mais je poursuis l'espèce d'une haine irréconciliable ! »

*
**

Ces folies et d'autres semblables, nourrissaient l'esthétique des peintres, qui durant plusieurs années exposèrent au Salon d'automne. Bien entendu elles se rehaussaient d'un goût immodéré pour l'art d'importation et notamment pour la peinture allemande. Qui n'a pas voyagé en Allemagne dans ces vingt dernières années ne peut se faire une idée de ce qu'est l'art plastique des Allemands... à moins qu'il n'ait vu les expositions du Salon d'automne ou le second acte de *Parsifal* à Bayreuth ! Ce fut là que l'on put visiter, certaine année, toute une partie du Grand-Palais consacrée exclusivement aux ameublements modern-style de l'esthétique bavaroise. Et l'Esthétique Bavaroise, c'est véritablement quelque chose d'énorme. Quand on pense que dans ce Paris, dans cette patrie de l'élégance et de toutes les délicatesses, de pareilles monstruosité purent s'imposer au snobisme, on ne peut qu'être stupéfait de la puissance d'infiltration de la propagande teutonnie ! Le Président du Salon, qui avait eu l'impudence de tolérer et même

de favoriser cette exhibition, en tira maints bénéfices, notamment certaine décoration de l'Aigle Rouge dont nous n'avons pas entendu dire qu'il ait rendu les insignes !

D'une façon générale, d'ailleurs, les artistes, chose curieuse, sont plus durs à la détente que les hommes de lettres quand il s'agit de croix et de titres, si bien que le Président d'un autre Salon, à qui l'on disait : — « J'espère bien que vos sociétaires s'engageront à ne plus jamais exposer en Allemagne », dut répondre, en toute sincérité : « Grave erreur ! Vous n'obtiendrez jamais cela d'eux ! ». — Boutiquiers au fond ! Eternels boutiquiers ! Fournisseurs pour marchands de tableaux ! Est-il un seul de ces Messieurs qui soupçonne seulement que l'art n'est rien, s'il n'est un mode d'expression de l'âme humaine ? Gustave Flaubert, l'impeccable artiste, le paladin littéraire devant lequel il faut s'incliner avec respect parce qu'il honore à jamais la profession des gens de plume, a là-dessus un mot décisif qui fera notre conclusion : « *Les honneurs foisonnent, quand l'honneur manque !* »

PAUL FLAT.

DIALOGUES AVEC LES MORTS (1)

LA GRÈCE ACTUELLE... ET L'ANCIENNE

Sous de grands arbres, au premier plan d'une estampe jaunie qui, depuis mes classes, surmonte ma table de travail, un imposant vieillard courbe son profil barbu sur l'onde ombragée des sources : c'est le Phocion du Poussin, qui, familièrement, se lave les pieds aux fontaines publiques d'une Athènes patriarcale ; à certaines heures dispensées par le rêve aux noires nuits de nos années de guerre, une atmosphère surnaturelle illumine ce vieux paysage qui donne, à force de style, l'illusion de la splendeur ; et si je n'ose, avec Fénelon, faire dialoguer les morts, je m'entretiens volontiers avec ce vieux soldat rudement drapé dans le manteau des stoïciens.

— Je voudrais bien t'interroger, ô sage, sur l'étrange déception dont me blessent dorénavant ces mots : la Grèce et l'hellénisme... Avec ses bourgeois enrichis par le raisin de Corinthe ou le poisson fumé, la Grèce actuelle m'a l'air d'une ombre au tableau radieux de l'ancienne, animée

(1) V. la *Revue Bleue* du 20 novembre 1915.